



**Michel Negynas**

**OCIMUM  
BASILICUM**

Michel Negynas

Ocimum Basilicum

© Michel Negynas, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4810-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Aux Lumières et à l'Amour**

C'est un fléau du temps lorsque les fous guident les aveugles.

('Tis the time's plague when madmen lead the blind.)

W. Shakespeare, Le Roi Lear, Act 4, Scene 1 (1606)

# **I- La Banane bleue**

## *Au cœur de la Banane*

La Salle des Substances bruissait des chuchotements des quatre cents délégués. L'ambiance était particulière, comme chaque fois qu'un sujet controversé était à l'ordre du jour. En fait, les arguments des uns et des autres étaient déjà connus de tous. Des « non-papiers » et des « non-officiels mémorandums » avaient circulé depuis longtemps, plus ou moins sous le manteau, comme il était d'usage. Mais la Commission n'avait pas encore dévoilé ses intentions. Bien sûr, elle avait publié le rapport de Skölpolsk, une société islando-canadienne, connue d'habitude pour son sérieux. Mais la consultation publique avait mis fâcheusement en doute certaines de ses conclusions. Beaucoup soupçonnaient des luttes internes qui rendaient pour l'instant un texte de compromis difficile à rédiger. On était donc au début d'un processus qui promettait d'être long et même de soulever quelques problématiques fondamentales. C'est que les règles et les conventions propres à la Confédération de la Banane bleue étaient d'une complexité infernale, bien plus encore que les réglementations de l'Union européenne, déjà passablement embrouillées.

La Confédération s'était construite peu à peu, sans qu'on puisse définir une date-clé pour sa formation. Son origine était d'abord d'ordre économique. Au début du vingt-et-unième siècle, un certain nombre de centres urbains dans le Monde commencèrent à accumuler une grande partie des richesses et de la puissance financière mondiale. Ils irriguèrent progressivement leurs régions respectives de leur propre prospérité. Les habitants de ces zones, saturés de confort et de luxe, se tournèrent naturellement vers des objectifs plus nobles que la simple consommation de masse, comme l'éradication de tout risque physique et une quasi-absence d'atteintes à l'environnement, tout cela dans le souci des générations futures. Ils donnaient ainsi du sens à leurs vies un peu ternes de nantis dopés à la consommation.

Dans la deuxième moitié du vingt-et-unième siècle, il apparaissait évident qu'une partie de la zone européenne divergeait du reste de l'Union : un PIB cinq fois supérieur, des activités exclusivement tournées vers le droit et la finance, des populations aspirant à un environnement toujours plus sain, des habitudes alimentaires spécifiques, un recours accru à une médecine de pointe, une



prévention des accidents draconienne...l'espérance de vie dans cette zone allait progressivement dépasser le siècle.

Sous l'effet du revenu de ses habitants et des mesures sophistiquées liées à l'environnement et à la santé, le coût de la vie avait rapidement augmenté pour atteindre des sommets, inaccessibles aux autres Européens. Imperceptiblement, un fossé se creusait, et des zones frontières, encore larges et floues, se constituaient. En même temps, les riches financiers et juristes érigeaient des règles sociétales essentiellement basées sur des fonctionnements de marchés. Ils créèrent ce qu'ils appelèrent une Confédération informelle.

Tout cela avait fini par produire une structure étrange, cohabitant tant bien que mal avec les États de Droit et l'Union européenne. Il faut dire que la zone avait le pouvoir financier, ce qui lui conférait une indépendance et des moyens d'action que les États n'avaient plus depuis longtemps. Elle avait ses propres normes, et ses propres organismes, fondés non pas sur des lois mais sur des arrangements contractuels auxquels les habitants se soumettaient de fait. Les assurances jouaient, évidemment, un grand rôle dans cette configuration. Les Bananiens en souscrivaient à tout va pour limiter les risques financiers ou les conséquences des accidents de la vie. Les algorithmes d'évaluation des primes étaient devenus si compliqués qu'ils se développaient d'eux-mêmes, sans intervention humaine. Le Big Data était la base du système.

Les énormes capitaux qui étaient générés par les compagnies alimentaient la puissance financière. L'excédent des primes était investi dans les projets collectifs de contrôle de la pollution et des atteintes à la santé des populations

En fait, la Confédération avait comme objectif de construire une Société sans risque. Pour y arriver, elle produisait des normes toujours plus strictes, pour un environnement toujours plus sain. Leur respect était assuré par l'évaluation des primes d'assurance, car tout manquement était sanctionné par un malus.

Il va sans dire que le premier principe de base de toute décision était le Principe de Précaution. Et la clé des progrès en matière de Santé était le bannissement de tout ce qui était jugé dangereux dans la vie des Bananiens, par décisions au sein de Commissions ad hoc.

Le deuxième principe de base était l'internalisation des externalités : toute action était jugée à l'aune du bilan entre son actif et son passif environnemental, via, là aussi, des algorithmes couplés au Big Data. Par exemple, il fallait payer

une redevance d'internalité négative (la « contribution natale ») à la Confédération pour avoir un enfant. Elle tenait compte de toutes les atteintes aux ressources, à l'environnement et à la santé - au sens de bien commun - qu'il allait perpétrer au long de sa vie. Bien que la taxe fût progressive, cependant, seuls les riches pouvaient se permettre une famille nombreuse. En réalité, c'était très mal vu et considéré comme irresponsable. Pratiquement personne ne dépassait deux enfants, et au fil du temps, de plus en plus de couples n'en voulaient pas. Cela produisait une démographie nettement vieillissante, ce qui renforçait, en retour, l'aversion au risque.

Progressivement, mais finalement plus rapidement qu'on n'aurait pu le penser, le mode de vie des Bananiens avait entraîné des évolutions physiologiques. Vivant depuis plusieurs générations dans un monde hyper-aseptisé, ils avaient perdu une bonne partie de leurs défenses immunitaires. Ils étaient devenus également de plus en plus sensibles aux toxiques en vivant dans un environnement de plus en plus pur.

À l'époque où se situent les événements qui vont suivre, les mutations s'étaient accélérées. Les Bananiens ne pouvaient plus s'aventurer sans risques sanitaires à l'Extérieur de leur zone. Et la mixité n'était quasiment plus biologiquement possible entre eux et les autres Européens. Pour éviter toute contamination, les contrôles étaient tellement sévères aux points de passage obligés que les populations de l'Extérieur étaient presque systématiquement refoulées. D'ailleurs, elles n'essayaient même plus de pénétrer la zone, n'y voyant pas vraiment d'intérêt. Il fut un temps où les Bananiens avaient même commencé à ériger des murs virtuels, à base de champs électromagnétiques, mais c'était tombé en désuétude, car inutile. Et surtout, on n'était pas sûr que les ondes, tournées évidemment vers l'extérieur, soient purement directionnelles. Les riverains bananiens demandèrent donc leur extinction, craignant pour leur santé. On avait constitué à leur place un réseau de satellites de reconnaissance d'image, de son et d'odeur, et de drones d'observation et d'attaque, dont l'efficacité était totale.

Il en résultait une ségrégation d'une étanchéité supérieure à celle qu'aurait apportée une quelconque frontière formelle. Bien sûr, les marchandises circulaient, essentiellement, d'ailleurs, dans le sens des importations vers la Confédération. (Qui exportait, elle, exclusivement des produits financiers, sous forme immatérielle) Mais les contrôles étaient très stricts. D'ailleurs, plus du

tiers des emplois de la Banane était affectés aux contrôles des mesures environnementales et sanitaires. C'était financé par les contributions des banques, des assurances et des cabinets d'avocats.

Les gens de l'Extérieur acceptaient la situation, tenus par la puissance financière de la Banane. Ils produisaient pour elle quantité de biens matériels. Ils inventaient pour elle des technologies de pointe qu'ils ne pouvaient pas se payer eux-mêmes. De ce fait, ils vivaient dans un univers comme décalé dans le temps par rapport aux Bananiens. La Confédération considérait comme son devoir de les faire accéder un jour à la Société sans risque, mais les maintenait prudemment dans un état d'infériorité.

Enfin, une troisième catégorie d'humains était née du métissage entre les zones, au temps où c'était encore possible : les Hybrides. Ils vivaient dans la Confédération comme un sous-prolétariat, affectés en général aux tâches de maintenance, jugées à risque et incompatibles avec des primes d'assurances raisonnables pour les Bananiens de pure souche. Mais ils avaient conservé une bonne partie de leurs défenses immunitaires et pouvaient même, moyennant quelques précautions, aller à l'Extérieur.

Géographiquement, la Confédération européenne avait repris curieusement la physionomie de la zone de prospérité reconnue de tous temps par les historiens comme la Banane bleue : un arc partant de Londres, via une partie de la Hollande, le Luxembourg, une partie de l'Allemagne (Francfort, Cologne, Munich...), la Suisse, l'Autriche et l'Italie du Nord. Paris et Lyon avaient raté le coche ; les habitudes alimentaires des français, parties intégrantes de leur ciment culturel, n'avaient pas pu évoluer suffisamment pour rentrer dans les normes bananiennes. Berlin aussi était à l'écart : trop underground pour adhérer à des contraintes essentiellement inspirées des lois suisses. Banane et Bananiens étaient des noms qui, au départ, témoignaient d'un certain sens de l'autodérision. Ils avaient ensuite été banalisés. Et d'ailleurs il n'y avait plus guère d'humour dans la Confédération.

Les pays nordiques de l'Europe avaient été des précurseurs dans la volonté d'instituer une Société sans risque. Mais n'ayant pas un véritable pouvoir financier, ils s'étaient effondrés sous le poids de leurs réglementations, reculant au rang de zone économique de troisième niveau.

Zurich était devenue la capitale officieuse de la Banane, on ne sait pas trop



pourquoi. Il est probable que les activités financières se trouvaient bien d'un environnement helvétique. Et les organismes normatifs et les états-majors de contrôle s'étaient très vite sentis à l'aise dans la ville. Au fil du temps, un immense complexe réglementaire s'était créé ; un éco-quartier était sorti de terre. Deux cent soixante mille personnes y travaillaient, et la plupart en avaient fait également leur lieu de résidence. La fierté des Zurichois était le Centre des Décisions. C'était un immeuble immense de trente quatre étages, couvrant deux hectares, et dont l'ossature était entièrement en bambous désachapésisés, c'est-à-dire purifiés de leurs contenu en achapésés, ces terribles cancérogènes.

Bien sûr, la Banane n'était pas la seule zone de ce type dans le Monde. Partout s'étaient constituées des Confédérations similaires en marge des institutions préexistantes, et, bien entendu, celle de la côte ouest des États Unis était la plus influente. Il y avait en outre des liaisons par air et par mer entre les Bananes qui étaient assurées via des couloirs sanitaires réservés.

### *Du rififi dans la Salle des Substances*

Et on était là, dans le saint des saints, c'est-à-dire la Salle des Substances, au cœur du Centre des Décisions. C'est là que se prenaient toutes les mesures d'importance. Chaque district de la Banane nommait un représentant pour y siéger. Le sujet était capital : la classification de la dangerosité des substances était la base de toute la politique publique de la Confédération, car elle conditionnait l'évaluation d'une myriade de risques en tous genres. Les décisions en la matière avaient pratiquement forgé le style de vie des Bananiens.

La salle était somptueuse, à la fois décorée de matériaux naturels, (expurgés de leurs matières dangereuses évidemment) mais aussi incroyablement sophistiquée.

En l'année deux-mille-cent-quatre-vingt-quatre, nous en étions à la cinquante-deuxième campagne de classification de la dangerosité des substances, intégrant, pour la première fois, une revue totale des matières naturelles. Comme on avait identifié plusieurs centaines de milliers de cas à étudier, le programme était très lourd. Il arrivait qu'on passe mille cinq cents substances en revue dans la même séance ; pour cela, il fallait un système de vote numérique d'une extrême rapidité et flexibilité. Les délégués recevaient d'ailleurs fréquemment des entraînements, dans un simulateur spécialement étudié à cet effet, permettant d'accélérer les temps de transit entre la pensée et l'action d'appui sur un des deux boutons du

dispositif. Il va sans dire que les traductions simultanées étaient impossibles ; les débats se faisaient en comitolangue, un dialecte formé de sigles, d'acronymes, et d'un mélange de néologismes issus des différentes langues bananières, quoique le Suisse roman semblait l'emporter sur les autres.

Mais le luxe ostentatoire de l'enceinte, bien qu'écologique, prenait une solennité particulière en cet instant.

Arthur Biver en était pleinement conscient. Il connaissait tout cela. Il avait été éduqué dans les écoles de la Confédération, où l'on ressassait son histoire, ses réussites éclatantes, et même, sa supériorité sur le reste du Monde, enfin, sa responsabilité, en tant qu'entité pionnière, sur le destin des générations futures. Plus que tout autre il ressentait l'énorme poids qui pesait sur les épaules de ceux qui étaient ici rassemblés. Mais en même temps, il ne cachait pas sa fierté d'être à son poste, en tant que secrétaire de séance, devant ses hologrammes de contrôles. Il se sentait en quelque sorte au centre du dispositif, en tout cas aux premières loges. Il n'avait pas fait toutes ses études et appris à parler six langues en vain. Sa thèse « De l'influence du chrysanthème sur la biodiversité marine » avait été accueillie favorablement, et une certaine habileté tactique avait fait le reste : il était le plus jeune secrétaire de séance de l'histoire de la Classification. En fait, d'autres atouts avaient joué en sa faveur, et il n'allait pas tarder à en prendre conscience.

Tout à coup, les chuchotements faiblirent pour laisser la place à un silence empreint de respect ; les douze Grands Toxicologues entraient dans la salle et prenaient place à la grande table en arc de cercle de la Présidence. Il était temps de procéder au rituel d'ouverture de séance. Arthur envoya numériquement le signal ad hoc aux ingénieurs instrumentistes en charge des opérations. Une à une, les mesures apparurent en fronton et sur les tableaux de commande : CO, CO<sub>2</sub>, SO<sub>2</sub>, NO<sub>x</sub>, Ozone, HAP, benzène, cocktail des métaux lourds, équivalent dioxine. Le calcul du potentiel perturbateur endocrinien s'afficha quelques secondes plus tard, car sa modélisation nécessitait huit gigaflops de capacité d'ordinateur.

Après vérification, tout était dans la norme. Un seul dépassement aurait pu ruiner la validité des débats, le juge-arbitre des délégués étant susceptible d'être affecté par des concentrations toxiques de l'air intérieur. Le Premier Grand Toxicologue put donc déclarer la séance ouverte, sous un concert d'applaudissements. Et donc, Elle pouvait venir, et effectivement, Elle apparut